

Le manteau de velours

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La tsanson dé bounan dào Conteu.

Air de *Cadrusselle*.

Bondzo, bondzo, de bounan
Vo que mè teni tot l'an ;
Ye vo soito prâo pedance,
Ardzeint, santé, abundance,
Mâ, mâ, faut resta
Tant qu'âo bet mè z'abonâ.

Carbatier, te n'és pas fou,
Avoué on pot, t'ein fâ dou ;
Et te veind tchai ta piquietta
Mâiti vin, mâiti édhietta ;
Mâ, mâ, n'frouille pas
Lo vin po mè z'abonâ.

Tè, marchand d'épicèri
Et dâi z'autrès bougrèri,
Se tè livrès sont petites,
Te fâ too à té pratiquès
Mâ, mâ, fâ bon pâ
Quand te sai mè z'abonâ.

Tisserand, monnâi, tailleu,
A quoui lè dzeins diont voleu,
Se po vivrè vo faut preindrè
Ne pu pa lo vo defeindrè
Mâ, mâ, n'robâ pas
Clliào que sont mè z'abonâ.

Vôlets, pourrès dzeins, ovrâ,
Qu'allâdè à la dzornâ ;
L'arrevè bin quauquè iadzo
Que vo fédè pou d'ovradzo ;
Mâ, mâ, ne faut pas,
Quand c'est po mè z'abonâ.

Menistrès, que no predzi
Dè pas trào bâire et medzi ;
Vo disputâ du la chère
Einfants, valets, pére, mère ;
Mâ, mâ, bramâ pas
Clliào que sont mè z'abonâ.

Et vo, retso, que prêtâ
A clliào que vont eimprontâ ;
Vo subastâ lâo baraque
Quand n'payont pas riqe raque ;
Mâ, mâ, pacheintâ
Po mè pourro z'abonâ.

Enfin vo, totè clliào dzeins
Que travailli po l'ardzeint,
Vo fédè lè bons z'apôtro
Po mi carottâ lè z'autro ;
Mâ, mâ, n'allâ pas
Eimbétâ mè z'abonâ.

Clliào que voudront l'an que vint
Que lâo soitéyo dào bin,
Lâo dio : Po mè reindr'amâbllio
Quatro francs, n'est pas lo diabllio ;
Mâ, mâ, n'âobllia pas
Dè vito vo z'abonâ.

Po lo Conteu,
C.-C. D.

Le manteau de velours.

Il y a une année, à pareille époque, je rencontrais dans les rues de Lausanne un de mes anciens camarades d'enfance.

De bon écolier et bon fils que je l'avais connu, il était devenu bon époux et bon père. Son voyage à la capitale n'avait d'autre but que celui d'acheter des étrennes à sa femme.

Acheter des étrennes à sa femme ! Voilà pour un provincial qui n'a pas d'opinion arrêtée sur ce point, un problème vraiment difficile à résoudre.

Aussi, mon ami, avait-il parcouru une demi-journée durant, les rues de Lausanne, sans être plus avancé qu'à son arrivée.

Ses ressources et sa femme sont modestes. Lui aussi. Mais il l'aime, sa femme, et veut lui faire plaisir.

Vainement il a visité tous les quartiers commerciaux, contemplé tous les étalages, subi toutes les séductions.

Il a été attiré, ébloui, fasciné. Son horizon s'est élargi. Ses convoitises se sont ramifiées, mais son indécision s'est accrue de toutes les merveilles qu'il a eues sous les yeux.

Achètera-t-il un objet de vêtement : Une robe, un châle, un manteau, des fourrures ?

Pour robes, il a été égayé par une soie « printemps éternel », réjoui par une popeline « nuit sereine », et captivé par un reps « puce évanouie ».

Il s'est senti un faible pour les châles tartans écossais et après s'être extasié devant un magnifique carré long mélangé de rouge « coucher de soleil »

et de jaune chaud, il s'est arrêté devant un pur laine portant carreaux bleus et verts aux reflets océaniques.

Les manteaux ont aussi vivement piqué sa curiosité. Parmi les couleurs sévères pour lesquelles il a une prédilection marquée, il a vu des « draps-velours » d'une belle apparence, des « Sedan décati » discrètement soutachés et un « velours noir » simple, peu agrémenté et d'un comme il faut achevé. Oh manteau tentateur !

Visitant les fourrures du magasin Ross, il s'est arrêté devant des parures astrakan moiré, saiga argenté, castor de l'Inde, martre de Suède, toutes choses à donner le vertige à une femme. Mais mon ami fait l'esprit fort et passe.

S'il se souvient bien des *désidérata*, échappés à sa femme dans certains moments d'épanchements, il y a bien encore pour lui plaisir, une table à ouvrage, une bibliothèque de salon pour ses jolis livres et plusieurs autres objets d'une nécessité secondaire et que les bazars offrent à ses yeux investigateurs.

Pourtant il est un cadeau que mon ami voudrait par dessus tout offrir à sa femme : une machine à coudre. C'est pratique, agréable, commode. Mais, là encore, il sent redoubler ses perplexités.

Il a vu tous les marchands de l'article. Après Perret, c'est Schnyder, après Weber, c'est le professeur Ducret.

On lui a préconisé tous les systèmes, vanté toutes les marques. Les produits des Howe, Wilson, Singer et vingt autres ont défilé tour à tour devant ses yeux.

Mon ami est au clair sur les mérites de la Printanière, le travail de l'Abeille, les agréments de la Silencieuse, la valeur de l'Express et la supériorité de la Mignonne.

Mais la variété même rend le choix plus difficile. Et puis, il faut bien le dire, après les chatolements des magasins de nouveautés, il a la tête un peu montée et finit par trouver que la machine à coudre est un présent par trop prosaïque.

Il en était là de ses réflexions quand nous nous rencontrâmes.

Tout en arpentant, bras dessus, bras dessous la place de St-François, mon ami me raconta ses pérégrinations au travers des magasins et des bazars, me fit part de ses tentations et de ses enthousiasmes et enfin de son invincible indécision.

Il attendait un conseil de ma vieille amitié.

Mais, outre que je ne suis pas donneur de conseils, je vis son imagination si bien exaltée, je sentis dans ses confidences tant de poésie et de bonheur, que je manquai de courage pour le ramener aux réalités de la terre. Je me bornai à lui dire :

— As-tu lu *A propos d'un tapis*, de M^{me} Beecker-Stowe ?

— Non.

— C'est dommage, car si tu l'avais lu tu trouverais dans ta mémoire les conseils que tu semble désirer en ce moment.

Mon ami sourit et après nous être serré la main,

nous nous séparâmes pour aller chacun à ses affaires.

La semaine dernière j'eus de nouveau le plaisir de le rencontrer à Lausanne. Il m'aborda en me disant :

— J'ai lu *A propos d'un tapis* et constaté l'excellence des leçons que renferme ce livre.

— Vraiment lui répondis-je en songeant à notre dernière entrevue ; raconte-moi cela.

— Tu te souviens, reprit mon ami, que lorsque nous nous quittâmes l'année dernière, j'avais à faire une emplette pour les étrennes de ma femme. Or, toi parti, je rentrai dans un magasin de nouveautés et confections que j'avais déjà visité. Je ne sais quel lutin me conseilla, mais je me laissai tenter par un manteau de velours que je rapportai triomphalement à la maison.

A la louange de ma femme, je dois dire qu'elle fut plus étonnée que ravie de mon cadeau. Ce manteau était lourd à ses épaules. C'était pour elle un luxe d'autant plus gênant que ses vêtements n'étaient pas en harmonie avec ce nouvel hôte de sa garde-robe. Il y eut lutte. Elle fut courte. Ma femme succomba. La vanité l'emporta sur la raison. Ce fut un mauvais jour, pour elle et pour moi.

Son chapeau fut bientôt jugé trop modeste, remplacé, et le nouveau surmonté d'une plume blanche. Puis ce fut le tour des fourrures qui parurent d'un mauvais goût révoltant.

Dieu sait où nous nous serions arrêtés dans notre aveuglement, si d'autres n'avaient pas veillé pour nous. Tout se voit dans les petites villes. On remarqua le changement de toilette de ma femme. Ce fut comme une trainée de poudre. Des échos peu charitables nous revinrent. Nos parents s'émurent et nous firent des remontrances. Nos amis se refroidirent ; nous étions vraiment malheureux !

Enfin notre conscience se réveilla, nous reconnûmes notre erreur, et ma femme en prit bravement son parti. — Le printemps lui vint en aide, elle redevint modeste avec la saison nouvelle.

Et pour toujours elle a renoncé aux manteaux de velours, aux plumes blanches et aux fourrures agrémentées

Ceci est une histoire d'hier. Elle me confirme dans l'opinion que j'avais depuis longtemps, que dans l'exagération de la toilette des femmes, les pères et les maris sont souvent les vrais coupables.

Cherchez la femme ! a dit un grand criminaliste.

A mon tour je dirai : Voulez-vous remonter à la source du luxe effréné des femmes ? Cherchez l'homme !

Thermes-de-Lessus, décembre 1875.

L. C.



Souvenirs de jeune âge.

Veillez, amis lecteurs, retourner avec moi non plus à 30 ou 40 ans en arrière, mais bien à 60 ans, et m'accompagner dans le voyage que je fis à la fin de l'année 1815, de Vevey à Genève. Vous qui